

AperTO - Archivio Istituzionale Open Access dell'Università di Torino

Y a-t-il de norme(s) prosodique(s) dans/pour les parlers romans?

This is the author's manuscript

Original Citation:

Availability:

This version is available <http://hdl.handle.net/2318/1627318> since 2017-03-05T11:25:07Z

Publisher:

Région Autonome Vallée d'Aoste

Terms of use:

Open Access

Anyone can freely access the full text of works made available as "Open Access". Works made available under a Creative Commons license can be used according to the terms and conditions of said license. Use of all other works requires consent of the right holder (author or publisher) if not exempted from copyright protection by the applicable law.

(Article begins on next page)

Y a-t-il de norme(s) prosodique(s) dans/pour les parlers romans ?

Antonio Romano



Résumé

Les phénomènes prosodiques liés à la structuration rythmico-intonative de la parole présentent une importante variation dans les langues du monde et, souvent, au sein d'un même espace linguistique.

Les méthodes pour les décrire peuvent être très différentes et dépendent d'une ou plusieurs traditions d'analyse qui concernent une sélection de phénomènes observés tantôt d'un point de vue objectif tantôt à travers le filtre d'une théorie plus ou moins accréditée (Hidalgo Navarro, 2014).

Aujourd'hui nous commençons à disposer de moyens pour l'étude de la variation dans l'espace sur la base d'un échantillonnage assez dense et de méthodes qui assurent la comparabilité des données (AMPER – Mairano, 2011 ; IARI - Prieto *et alii*, 2010-2014 ; cf. Simon, 2012, Frota & Prieto, 2015).

Néanmoins, les difficultés d'analyse et de représentation découragent les spécialistes d'entreprendre la définition des propriétés d'un modèle standard ou même d'en observer les possibilités de variation associées aux choix stylistiques et expressifs et aux contraintes pragmatolinguistiques de la communication (surtout dans des contextes multilingues ou mixtilingues).

Des différences apparaissent en fonction de la démarche suivie, la réflexion pouvant démarrer au moins de deux points de vue différents. Une approche empirique aura intérêt à procéder davantage à partir de l'observation (éventuellement instrumentale) d'une sélection d'énoncés et de possibilités de réalisation intonétique (pour l'italien, v. Chapallaz, 1960, 1962, et les nombreuses typologies issues de l'application de la méthode AM ; cf. Grice *et alii*, 2005). Une autre approche également intéressante consiste à classer d'un point de vue intonologique les schémas connus (par les locuteurs qui disposent d'une formation adéquate et d'une attitude métalinguistique à ce niveau) et auxquels on peut attribuer un

rôle fonctionnel (cf., entre autres, Delattre, 1966, pour le français, et Canepari 1985, pour l'italien).

D'une manière ou de l'autre, s'il est vrai que la structure rythmico-intonative locale est le résultat d'une interaction entre intonation de phrase, contraintes accentuelles et organisation de l'information, il ne nous reste que définir des paramètres objectifs de classement et chercher les modalités de caractérisation spécifiques à chaque espace (ce que, pour les parlers occitans et francoprovençaux, j'ai proposé à partir de Romano 2014).

Introduction

La réflexion sur la variation linguistique des parlers romans a dû tenir compte très souvent de plusieurs codes interférents. Pour ne faire qu'un exemple, lorsqu'on s'intéresse à la variation du francoprovençal sur un plan synchronique on ne peut pas négliger l'influence que sur celui-ci exercent les parlers environnants, à la frontière de l'espace dialectal, les parlers qui partagent un même statut dans les aires historiquement plurilingues, comme dans le cas des communautés alloglottes, les variétés qui se sont définies à partir d'un usage local d'une langue nationale – au moins l'italien régional ou le français régional – et de variétés médiatiques d'italien ou de français qui s'imposent plus directement de nos jours.

Il est évident que le charme exercé par ces divers modèles se manifeste de manière très différente en fonction de la variété diamésique et du registre que l'on considère, l'interférence pouvant concerner autant les choix lexicaux et graphiques dans le cas de l'écrit dans des productions plus spécialisées que les solutions intonatives de la lecture et de la récitation.

L'interférence devient de plus en plus visible au moment où on commence à définir une codification qui s'étend dans un espace de production réservé traditionnellement à une autre langue.

Comme la prononciation de la langue nationale acquiert une couleur dépendante des propriétés phonétiques des parlers de la région, l'écriture des patois ressent souvent d'usages orthographiques des langues nationales. De même, la lecture spontanée (non acquise méthodiquement) de textes dans les patois qui disposent d'un minimum de tradition littéraire pourrait faire ressortir des structures prosodiques dérivant de connaissances dans les (autres) langues de scolarisation.

Par ailleurs, comme j'ai eu l'occasion de le préciser lors d'un colloque récent et dans un article en cours de publication¹, les faits prosodiques qui caractérisent un énoncé dépendent de plusieurs facteurs et présentent une importante variation dans les langues du monde. L'interaction entre intonation de phrase, contraintes accentuelles, organisation de l'information et effets stylistiques produit des

phénomènes locaux qui participent à un ordre de construction étendu qui peut être étudié en fonction de la phonologie des diverses langues. La description de l'intonation dépend toutefois de plusieurs traditions d'analyse et d'une variété de méthodes de représentation et d'interprétation qui s'imposent à différents niveaux. Si, d'un côté, nous commençons à disposer de moyens pour une étude générale qui nous permette de laisser apparaître des universaux prosodiques, une typologie trop radicale annule très souvent des traits de différenciation qui pourraient se révéler essentiels en termes dialectologiques. De plus, il se peut que les schémas que l'on décrit soient classés en fonction de variables inadéquates et/ou que l'analyse soit restreinte à une échelle qui se révèle insuffisante dans un objectif glottographique ou phonodidactique².

Les questions sont alors diverses : y a-t-il moyen de retrouver une norme prosodique dans l'usage d'un patois ? Y a-t-il une utilité dans la définition d'un système de référence rythmico-intonatif pour un parler roman à l'état dialectal ?

Les réponses pouvant être différentes en fonction de l'espace linguistique considéré et, surtout, en relation aux intérêts socio-culturels et/ou économiques en jeu, je me propose ici de résumer quelques considérations sur les patois francoprovençaux de la Vallée d'Aoste pour un simple objectif descriptif, visant à faire un point sur les connaissances dans ce domaine et à mettre à l'œuvre des méthodes d'évaluation qui sont encore en voie de définition.

I. Les faits prosodiques et la parole

Il est bien connu que les langues du monde établissent leur prosodie sur la base d'une sélection différente de phénomènes au statut phonologique plus ou moins défini. Nous connaissons, par exemple, de vastes espaces dans lesquels des 'langues à tons' sont parlées (par ex. diverses langues asiatiques et africaines), alors que l'on considère comme 'langues à intonation' celles qui sont parlées ailleurs³. Mais nous connaissons également des langues à accent relativement fixe (finnois, polonais), libre et plus ou moins mobile (grec, arabe, anglais) et des langues à accent tonal (croate, suédois, japonais). Dans l'espace roman la position particulière du français et de certains dialectes gallo-romans est bien connue : 'indifférence' à l'accent et disposition à laisser émerger des schémas 'eurythmiques' (Garde, 1968, Di Cristo, 1999, Martin, 2008).

Pour rendre compte de cette complexité, qui se reflète parfois dans l'écriture, les diverses traditions ont introduit des catégories et ont défini une terminologie spécifique qui ne cadrent pas toujours avec celles d'une approche générale⁴.

Une bibliographie raisonnée sur l'accent du francoprovençal est disponible dans la thèse de Stefania Roulet (1999), dans laquelle on voit apparaître une référence systématique au moins à deux types accentuels : un oxyton, comme dans le cas de *tsaréti* 'charretier', et un paroxyton, comme dans le cas de *profète* 'pro-

phète' (avec un *schwa* final), les proparoxytons du latin, quant à eux, se ramenant à un schéma avec avancement de l'accent : MUSICA > *mezeucca* (à Introd)⁵.

Pour ne donner qu'un exemple (qui peut être facilement vérifié en référence à des œuvres spécialisées et grâce aux données disponibles sur le site *Lo gnalèi*), il est évident qu'en l'état actuel le mot francoprovençal pour 'orage', du moins dans la forme qu'il assume à Introd, *oradzo*, n'a qu'un seul accent lexical dans la prononciation normative, un accent primaire sur l'avant-dernière syllabe -*ra*-. Un accent secondaire est possible, bien entendu, sur la première syllabe : [ɔ'ra:ɔ]. C'est un accent mélodique et dynamique dont la réalisation dépend de la modalité intonative, des phénomènes de focalisation et de la position dans la phrase⁶. Malgré cela, rien ne permet de dire qu'il y a eu un reculement de l'accent primaire qui, quant à lui, reste encre sur l'avant-dernière syllabe et se manifeste par d'importants phénomènes d'allongement qui, comme on le verra (§III.3), sont déterminants dans la caractérisation du rythme de parole dans ces patois⁷.

II. Structures et variables étudiées

Une fois établies les conditions de réalisation de l'accent de mot, on peut s'intéresser à quelques profils intonatifs, pour une série d'intonèmes plus faciles à reconnaître. La description se fait généralement à l'aide d'une segmentation en unités intonatives et par l'analyse des mouvements mélodiques les plus systématiques, en correspondance des certaines positions privilégiées et des frontières (terminales ou non).

Dans certains modèles comme celui de la théorie autosegmental-métrique (AM), une attention spécial est réservée à l'accent nucléaire et au ton de frontière terminale qui se reflètent dans ce que j'appelle ici le 'contour terminal de modalité' (CTM).

Dans le domaine roman, certaines recherches qui portent sur les variétés de la même langue (v., entre autres, Prieto *et alii*, 2010-2014) poursuivent l'étude des phénomènes locaux qu'elles jugent phonologiquement saillants dans cette échelle, tout comme d'autres (Mairano, 2011), avant d'essayer une description phonologique, proposent la stylisation de contours locaux (et parfois globaux) étudiés avec des méthodes de substitution et d'expansion des phrases. D'autres encore (certaines contributions dans Simon, 2012) présentent le recours à des modèles différents qui se basent sur une transcription/annotation assistée et parfois sur une extraction automatique de paramètres pour des énoncés (sur la base des méthodes adoptées par Hirst & Di Cristo, 1998, ou à partir d'autres approches empiriques ; cf. Hidalgo Navarro, 2014).

Très souvent toutes ses méthodes conditionnent l'attention des chercheurs à se concentrer sur des phénomènes locaux, à l'intérieur du syntagme ou de l'énoncé : les procédures d'évaluation sont alors rarement en mesure de mettre en relief les

macrostructures prosodiques les plus caractéristiques de chaque dialecte. L'idée est alors de revenir sur un ensemble d'unités intonologiques plus étendues et d'essayer de le retrouver dans un texte (dans le sens défini par Delattre, 1966, pour le français et par Canepari, 1985, pour l'italien).

Si les mouvements mélodiques dans un énoncé sont le résultat d'une interaction entre divers niveaux de structuration et si cette interaction peut être étudiée en termes d'alignement et d'adaptation d'échelle, notre travail est celui d'associer les séquences des valeurs des corrélats acoustiques de ces phénomènes aux étiquettes des unités segmentées dans les diverses conditions d'exécution/interprétation d'un (même) texte.

III. Analyse des données

Pour une première tentative de segmentation/annotation de matériaux oraux de francoprovençal, je propose ici l'analyse d'un même texte traduit (*La tramontana e il sole / La bise et le soleil*) dans trois patois valdôtains (définis grâce à la collaboration du Guichet Linguistique de la Vallée d'Aoste) et enregistré à l'aide de quatre patoisants. Une lecture/récitation a été élicitée par Daniel Fusinaz, qui les a repérés à Introd (2), Cogne (1) et Valpelline (1) et a obtenu une production orale très aisée (souvent improvisée) des trois versions suivantes.

La biza é lo solèi (Introd)

La biza é lo solèi tsacotoon, tsaqueun eun souchagnèn d'ihé lo pi for.

Aprì eun moumàn que deusquetoon, le dou sotcho l'an vu aréé eungn ommo eunvertoillà dedeu son mantì, é se son trouó d'acor que lo premì di dou que l'auche aresè a lèi fée beté ià lo mantì sareu ihó lo pi for.

Adòn la biza s'è betéye a souflé pi for que pochè, mi pi souflô, pi l'ommo sarò deur son mantì. Pe nen fenì, proi lagnéye, la biza l'a renonchà a l'eumprèiza.

Adòn lo solèi l'a comenchà a briillé é aprì an pouza l'ommo, retsoidó di rayé, l'a tra son mantì.

É l'è pai que la biza l'a belle falù recougnihe que, euntri le dou, lo solèi l'î fran lo pi for.

T'o-heu lamó heutta conta ?

T'ou-heu que dze tournèyo te la dî ?

L'oura é lou soulaill (Cogne)

L'oura é lou soulaill se bécachén, tsâqueun en setegnèn d'être lou pi fô.

To d'én moumàn, l'en vu n'ommou que passave, tot envèatouillà dén sa mentélinna, é to de souite le do l'en combinò que sé que seusse ità bon a gavé-la-lé pe premié seré itò lou pi fô.

Adòn l'oura ch'é betaye a soufié to sen que pouzé, méi pi soufiave pi l'ommou sarave sa mentélinna. A la fén l'oura l'a dèsedà de rénonché.

Adòn, lou soulaill l'a coumenchè a louire to sen que pouzé é apré tchica l'ommou sé co, pe la chaleu ch'é gavàla mentélinna.

A sé pouén l'oura l'a falù amette que lou soulaill l'avé gangnà

A-te lanmò seutta conta ? / A-te lanmò seutta conta ?

Voou-teu que te la contéyou tôna ? / Voou-teu acouté-la cou én co ?

La biza é lo solèi (Valpelline)

La biza é lo solèi tsamaillaon eun soutignèn tcheu dou d'itre lo pi fort. To p'eun momàn l'an vi arevé eungn ommo bién eunvertouilloù pe sa mantelin-a é se son betoù d'accor que lo premì di dou que fisse itoù bon a la lèi fée gavé, site sarie itoù lo pi fort.

Adòn la biza l'a gnon-ó a souflé a plen-a forse mé pi souflae pi l'ommo sarae la mantelin-a. Pe frenì la biza l'è stoufiaie-se é l'a lèisoù pédre la partia.

Lo solèi a si momàn l'a comensoù a briillé é l'ommo, dézò salle rayé, l'a tré la mantelin-a.

La biza adòn l'a fran falì recougnitre que lo solèi l'ie lo pi fort.

A-teu lamó sta conta ?

Ou-teu tourné la sentì ?

III.1. Unités intonatives et modalités d'exécution

L'étiquetage prosodique a été soigné par moi-même sur le modèle de Delat-
tre (1966). Les étiquettes sont disponibles sur le site du laboratoire de phonéti-
que LFSAG⁸ et se limitent ici à : /Da/, pour les unités déclaratives assertives,
/Isn/, pour les questions totales, /Par/, pour les parenthèses, /ct/, pour la
continuation mineure (stylistique et optionnelle), /CT/, pour la continuation
majeure (obligatoire), /App/, pour l'appendice.

Une distinction fondamentale a été introduite entre unités terminales (/ /)
et non terminales (/) sur le modèle de segmentation offert par C-ORAL-ROM
(2005). Les unités terminales composées de plusieurs unités non-terminales
sont tout de même assez rares dans les productions prises en compte, les exé-
cutions ayant été plutôt analytiques, avec des chaînes phoniques constituées le
plus souvent d'une seule unité intonative.

Le *tableau 1* témoigne d'une relative homogénéité dans les exécutions des
divers locuteurs sur des plans différents. Si le locuteur de Cogne se distingue
par un débit plus élevé, il est quand même celui qui produit plus de chaînes
phoniques, avec des unités plus brèves et un taux de parole réduit, ce qui se
reflète dans un indice de construction (nombre moyen d'UnT par UT) plus
important.

Indices	Introd (loc. DF/RL)	Cogne	Valpelline
N°. de segments analysés	395/388	375	342
N°. de chaînes phoniques analysées	27/34	40	34
Débit	4,32/4,79	5,5	4,32
Indice d'aisance	2,98/3,31	3,03	2,72
Durée UnT	1,61±0,63/1,23±0,43	1,01±0,28	1,30±0,17
Durée UT	1,63±0,63/1,36±0,53	1,32±0,22	1,40±0,17
Taux de parole	69%/69%	55%	63%
Indice de construction	1,07/1,1	1,32	1,03

Tableau 1. Indices de caractérisation prosodique des textes produits (UnT = unité non terminale ;
UT = unité terminale).

Concernant les deux locuteurs du même patois (celui d'Introd), on observe
une bonne convergence générale dans leurs productions. Bien qu'enregistrés à
quelques mois de distance, les informateurs (appartenant à une même généra-
tion et exerçant des activités dans des secteurs différents, ils sont engagés dans
la promotion du patrimoine culturel et linguistique de la région⁹) ont produit
des séquences d'intonèmes comparables par type et durée (v. *Fig. 1*)¹⁰.

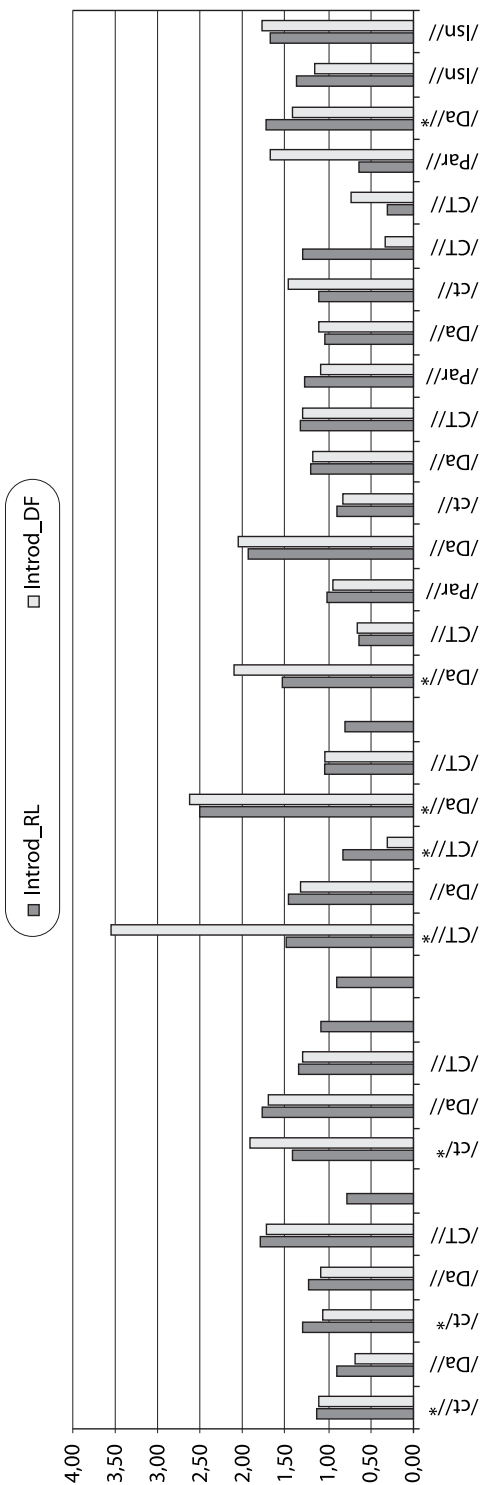
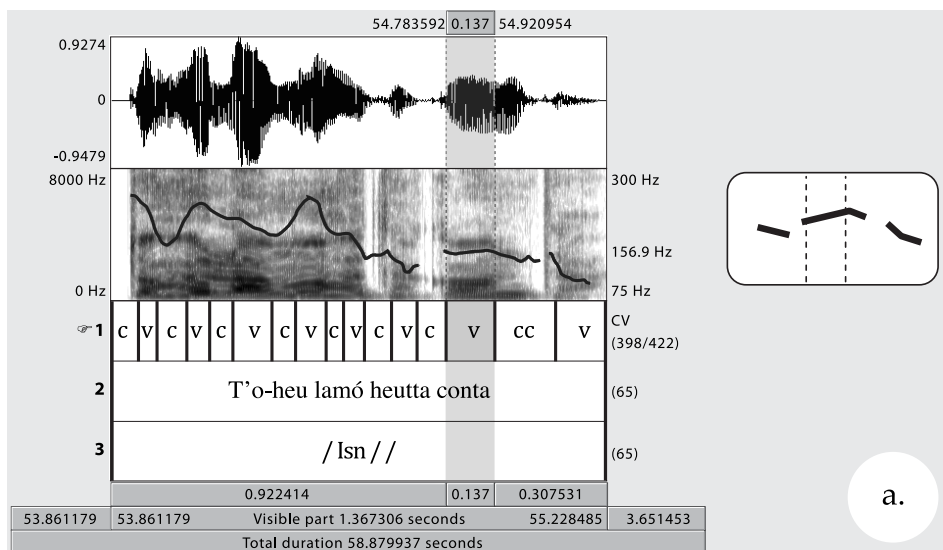


Fig. 1. Histogramme avec les durées des unités tonales/intonatives produites par les deux locuteurs d'Introd. On observe une bonne adhésion à un même modèle d'exécution : les unités en séquence sont du même type (à l'exception de celles marquées par *, qui se distinguent uniquement par le fait d'être composées et/ou terminales ou non) et présentent des durées comparables (sauf dans les cas des barres sans étiquette qui se réfèrent à des /ct/ présentes dans les données de RL et qui ne sont pas segmentables dans la réalisation de DF)

Parmi les nombreuses considérations que l'on pourrait faire sur les modalités de réalisation des intonèmes détectés (classés et mesurés), je choisis de détailler celles qui apparaissent dans la réalisation du profil de la question totale¹¹. Dans les trois variétés, en effet, les derniers segments des textes analysés présentent d'importantes différences dans la force illocutoire, avec un degré d'activation qui se réduit sensiblement surtout dans le cas du locuteur de Cogne. La *figure 2* offre la possibilité de comparer, parmi les solutions choisies pour ces trois patois, celles qui présentent la meilleure convergence, là où les locuteurs demandent à leur destinataire s'il a aimé le conte qu'ils viennent de raconter. Le profil n'est pas exactement le même dans les trois cas, car il présente des différences d'échelle et d'alignement. Cependant il est réalisé beaucoup plus stablement que ceux des autres intonèmes et permet d'apprécier une variation qui concerne un même modèle de CTM.

On hésiterait à conclure que le ton nucléaire de la question totale neutre (plutôt celui de *fig. 2a*) est du type L+H, les deux cibles tonales étant alignées respectivement avant et après la voyelle accentuée, avec – peut-être – une préférence pour L+H*. Le ton de frontière, quant à lui, semble varier un peu plus : de bas à moyen, avec la possibilité de remonter en vertu d'une meilleure disposition du locuteur (*fig. 2b*). Le décrire comme L-H% paraît inadéquat vis-à-vis des réalisations d'Introd (*fig. 2a*)¹².



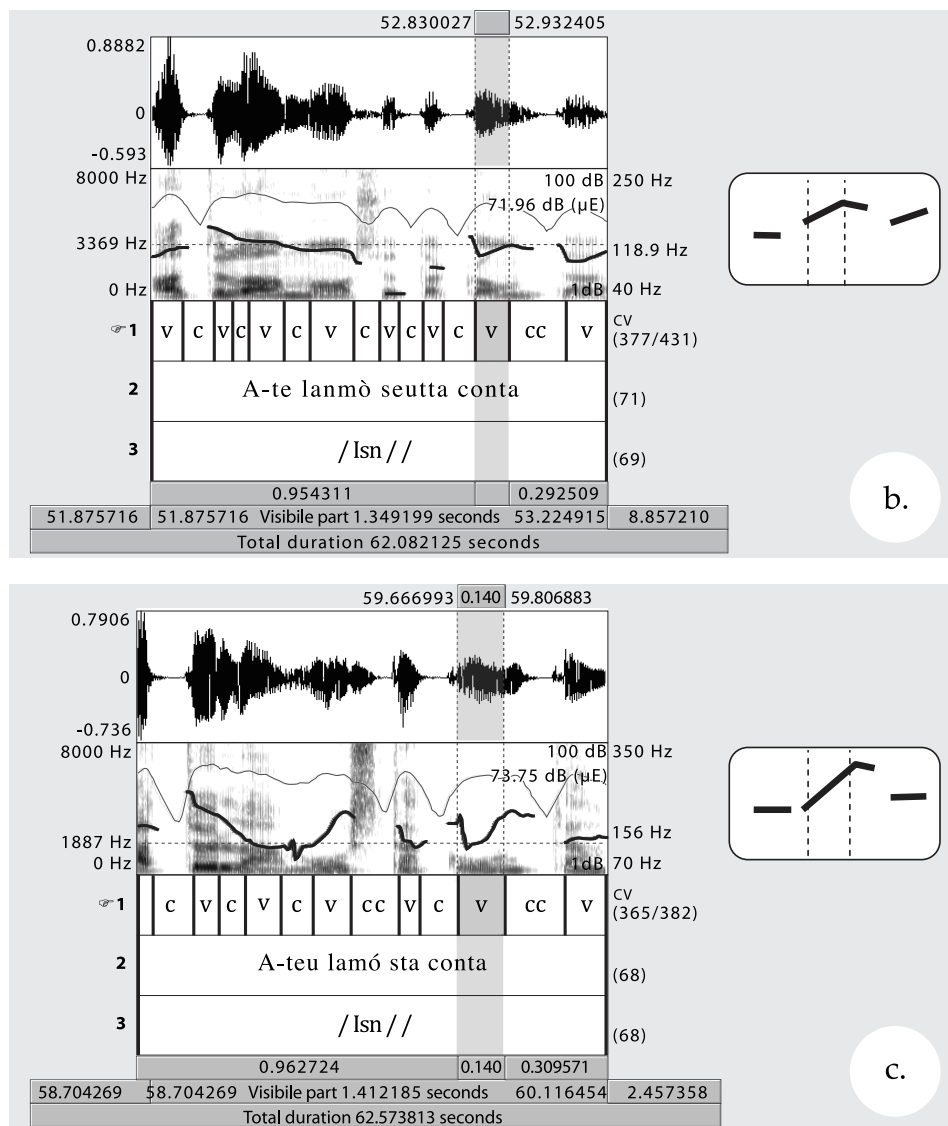


Fig. 2. Fenêtres de PRAAT avec la comparaison des trois réalisations de la question totale « As-tu aimé ce conte ? » (a. Introd (RL), b. Cogne, c. Valpelline). Les diverses réalisations du profil mélodique nucléaire et du ton de frontière laissent apparaître des possibilités de variation décrites dans le texte

En association avec ces trois solutions différentes, les patoisants pourraient bien percevoir et reconnaître des spécificités dialectales, tout comme des variations de registre, mais je renvoie la vérification de cette hypothèse à une étude à venir, car je voudrais consacrer un deuxième paragraphe à un coup d'œil sur l'organisation prosodique générale.

III.2. La structure du conte analysé

Pour la construction textuelle du conte dans les trois versions, le texte de départ ne permet pas assez de variations et, en effet, dans les diverses langues, il garde un nombre et une séquence d'énoncés comparables (cf. les huit phrases présentées par la version écrite au début du § III).

En ne retenant qu'un seul locuteur représentatif pour Introd (le plus âgé des deux), on peut se concentrer sur les considérations suivantes.

Le texte a été réalisé avec un nombre d'unités intonatives variable entre 28 (Cogne) et 33 (Valpelline). Si l'énonciation des questions se fait toujours par des unités simples, celle des déclaratives présente des variantes de segmentation¹³.

On remarque un recours relativement plus fréquent aux /CT/ dans la production de la locutrice de Valpelline (36%, vs. 24% /Da/) et, au contraire, la préférence pour un déroulement plus assertif de la part du locuteur d'Introd (avec une dominance de /Da/ : 34%, vs. 31% /CT/).

La complexité plus importante se manifeste pour la locutrice de Valpelline qui produit une unité de parenthèse composée par une continuation mineure et une majeure et présente le recours en trois occasions à des schémas suspendus¹⁴.

D'autres unités composées marquent surtout les enregistrements de Valpelline et Cogné (/ct/+ /CT//, /CT/+ /CT// ou /ct/+ /ct/+ /Da//), avec des longueurs plutôt stables (en termes de durée et de nombre de syllabes, dans l'ordre de $2s \pm 0,5$ et de $11\sigma \pm 4$) ce qui rend compte d'un débit de parole relativement uniforme. Malgré cela, les unités les plus longues apparaissent dans l'enregistrement d'Introd, là où deux unités complexes de type /ct/+ /Da//, de 11 et 18 σ respectivement, déterminent une durée moyenne de 2,88s ($\pm 1,02$).

C'est justement dans ces unités qui s'établissent des contrastes de durée entre syllabes accentuées et non accentuées et entre positions métriquement proéminentes. Et ce sont les contraintes de hiérarchisation de ces contrastes qui mériteraient d'être approfondies, puisqu'on voit émerger dans ces données des différences d'allongement du plus grand intérêt phonologique.

III.3. Articulation syntaxique et organisation temporelle

Sans descendre trop dans les détails, je me propose ici de donner une description générale des phénomènes en jeu et de discuter juste quelques exemples.

Il s'agit de décrire les spécificités dans l'organisation rythmico-intonative en termes de modalité de réalisation des unités prosodiques, le temps accordé à chaque syllabe étant le résultat de l'application d'un certain nombre de schémas multiparamétriques.

Un segment extrait du conte dans la version d'Introd est par exemple le suivant :

« lo premî di dou que l'auche arese a lèi fée beté ià lo manti ».

Pour sa position dans le texte, on s'attend à qu'il soit énoncé comme une continuation (avec des segments tonals correspondant à une série d'unités non terminales ou, éventuellement, terminales). En effet, le locuteur DF l'a réalisé comme /CT//+CT// (« lo premî di dou // que l'auche arese a lèi fée beté ià lo manti // ») alors que le locuteur RL a préféré une solution du type /CT//+/ct//+CT// (« lo premî di dou // que l'auche arese / a lèi fée beté ià lo manti // »). Toutefois, même si les deux locuteurs ont produit deux segmentations différentes, on voit émerger une bonne correspondance dans la réalisation des unités rythmiques (mots prosodiques). On peut observer finalement une même organisation sous-jacente : « lo premî / di dou // que l'auche arese / a lèi fée / beté ià / lo manti // », à savoir deux pieds – un anapeste et un iambe – pour le premier mot prosodique, suivi par cinq autres anapestes (que le locuteur DF a réuni dans une seule unité, tandis que le locuteur RL les a regroupés 2+3). Tous les segments vocaliques intéressés par l'accent de mot présentent une durée de l'ordre des 100 ms (vs. les non-accentuées qui se retrouvent réalisées avec une longueur de 50 ms environ)¹⁵. Les voyelles qui reçoivent un accent de groupe présentent 20-30% d'incrément de durée, suivent une règle d'eurythmie dépendant de la modalité de regroupement (Martin 2008) et se réalisent sur une échelle de hauteur qui répond à une modulation assez régulière. Pour ne détailler qu'un exemple, je décris ici le cas de l'unité tonale (terminale) /CT// « lo premî / di dou // (anapeste + iambe). Dans les deux cas on mesure une première syllabe de 100 ms environ suivie des séquences dissyllabiques de durée 200+220 et 180+220 ms. Le nombre de consonnes concernées et les rapports de quantité phonologique entre les voyelles manifestent des proportions bien établies (en fonction des durées intrinsèques des segments qui les réalisent) et définissent un patron rythmique local.

C'est ce genre de patron que l'on essaie de faire ressortir avec des méthodes d'évaluation des différences entre les langues, en considération des diverses dispositions à adapter le contenu segmental à un schéma dominé par les distances inter-accentuelles (plutôt typiques des langues à isochronie accentuelle) ou bien par un cadre syllabique incompressible (plutôt pour les langues iso-syllabiques).

Parmi les mesures qui sont le plus souvent employées dans les études sur le rythme des langues nous trouvons celles qui estiment la variation moyenne des intervalles consonantiques et vocaliques (cf. les métriques de Ramus *et alii*, 1999, que j'avais déjà appliquées à un échantillon de patois occitans ou francoprovençaux dans Romano, 2014).

Dans le cas des enregistrements pour les trois patois valdôtains analysés j'ai observée d'importantes alternances de durée vocalique entre les positions faibles

et les positions fortes graduées sur la base de hiérarchies accentuelles, l'accent lexical définissant le lieu où des signaux de proéminence s'associent à des phénomènes d'allongement et/ou de variation mélodique. Les accents de groupe ou de phrase, quant à eux, définissent les lieux où la démarcation se manifeste par des écarts de longueur significatifs au point que la déviation dans les intervalles vocaliques devient, comme on avait pu l'observer pour certains patois occitans, maximale (aire en bas et à droite du graphique en Fig. 3). Le seul échantillon qui semble échapper à cette dispersion est celui du locuteur de Cogne, qui présente une Vdev plus contenu (et un Cdev plutôt bas). Ce résultat peut être partiellement attribué à l'effet d'un débit plus rapide (le locuteur a produit le texte à 5,5 σ/s ; cf. *tableau 1*), mais s'associe sans doute à une meilleure disposition à allonger des voyelles préaccentuelles (de manière encore plus régulière de ce qu'on peut apprécier dans les données de Kasstan, 2015, pour les patois du lyonnais). On pourrait dire que les valeurs des métriques rythmiques obtenues pour cet échantillon le situent parmi les variétés isosyllabiques¹⁶, alors que les données analysées pour les patois d'Introd et de Valpelline reflètent mieux leur tendance à la variation des intervalles vocaliques et déplacent ces échantillons dans une aire assez bien définie où converge la plupart des patois étudiés.

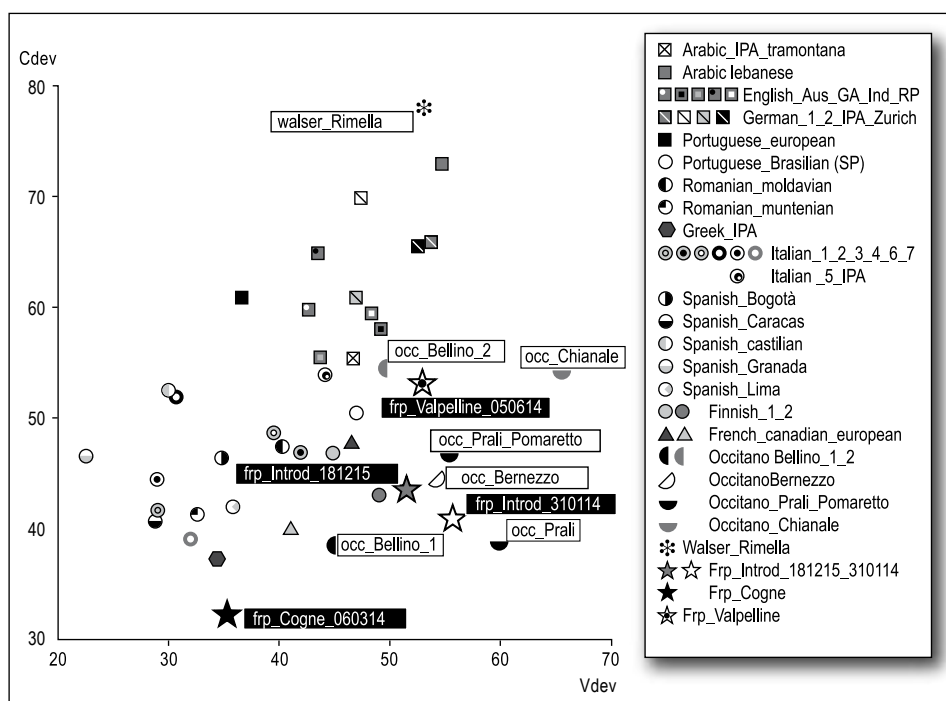


Fig. 3. Dispersion des valeurs mesurées pour les métriques rythmiques des échantillons analysés en rapport avec celles d'autres langues de référence (le graphique est obtenu avec Correlatore, v. Mairano & Romano, 2010, et permet de comparer les valeurs des Deltas, Vdev et Cdev, selon la définition de Ramus et alii, 1999 ; cf. Romano, 2014).

Conclusions

Dans cet article j'ai essayé de montrer la possibilité d'étudier les variétés dialectales comme langues à part entière, même sur le plan de la définition de leur diasystème prosodique. Avec toutes les possibilités de contamination externe et dans des conditions de variation spécifiques, les patois présentent des tendances normatives (qui apparaissent également dans la transmission intergénérationnelle) et offrent à leurs locuteurs des ressources linguistiques valides pour la construction du texte et pour son exécution orale. Même si elles sont employées dans des conditions de variation différentes, ces ressources sont les mêmes d'une langue nationale qui s'appuie sur une forme écrite et qui a bien codé ses registres stylistiques.

Deux simples expériences sur l'oralisation d'un texte, sur le plan de l'analyse des intonèmes utilisés pour son exécution et de leur organisation mélodique et temporelle à la fois, m'ont peut-être permis de montrer que, dans les codages spécifiques de divers patois et dans des conditions écologiques, les patoisants d'un même domaine peuvent partager des schémas et converger vers un modèle prosodique qui s'éloigne parfois de celui des autres langues qu'ils connaissent.

Au delà des difficultés de définition d'un paradigme qui puisse aider à étudier ces phénomènes sans s'attarder sur des accidents de réalisation, la question reste plutôt si l'on doit rechercher une ou plusieurs normes prosodiques (subjectives ?) pour chaque patois en fonction des divers conditionnements qui intéressent chacun de ses locuteurs.

Un effet secondaire de ce genre de recherches est dans la prise de conscience qu'elles suggèrent dans les patoisants et dans les destinataires, qui sont souvent des opérateurs du maintien et de la revitalisation des patois.

Rien que pour le fait d'en avoir parlé et de s'en être intéressés, combien cela aide à prendre conscience de ce niveau de structuration d'un dialecte ? Combien cela peut encourager une préservation/revitalisation qui tienne aussi compte de ces aspects souvent négligés ? Combien cela peut contribuer à la transmission d'un système rythmico-intonatif 'authentique' ?

Remerciements

Je remercie les informateurs Agnese Ansermin, Bruno Zanivan, Roberto Luboz et Daniel Fusinaz, sans lesquels ce travail de recherche n'aurait pas pu être mené à bien. Merci aussi au Guichet Linguistique et au Centre d'Etudes Francoprovençales « René Willien » pour les ressources qu'ils offrent pour la sauvegarde de ces patois. Un remerciement spécial à Saverio Favre et Christiane Dunoyer pour avoir accepté d'adresser ce travail expérimental dans le cadre des rencontres annuelles du Centre et à Rosito Camprétavy pour m'avoir aidé à le publier dans ce volume.

NOTES

¹ Il s'agit du colloque « Normes linguistiques et textuelles : émergence, variations, conflits » (Toulon, 26-27 mars 2015) organisé par l'équipe SéLeDis (réf. Michèle Monte). Le défi d'explorer la compétence prosodique des locuteurs d'une langue fait l'objet de nombreuses considérations de la part de G. Marotta (v., entre autres, Marotta, 2003).

² On pourrait se plaindre de ne pas avoir obtenus tous les progrès espérés depuis les premières études descriptives de l'intonation du français (Delattre, 1966) ou de l'italien (Chapallaz, 1960, 1962). Surtout dans le cas de l'italien, l'étude de la variété standard n'a pas motivé la plupart des chercheurs qui ont appris à se servir de techniques instrumentales pour dénicher des régularités et des dimensions de variation peut-être trop détaillées, surtout dans l'espace dialectal. Cela est vrai aussi dans le cas des nombreuses typologies issues de l'application de la méthode AM (cf. Grice *et alia*, 2005) qui se sont concentrées sur le classement des types d'accent tonal et ont perdu de vue l'intonation des énoncés et la structure prosodique des textes oraux.

³ La nécessité de ces distinctions est liée à des raisons phonologiques même si beaucoup de linguistes engagés dans la description des systèmes intonatifs des diverses langues considèrent en effet, sur la base de considérations empiriques, que l'absence de différences acoustiques dans les énoncés des langues à tons et des langues à accent, est un élément en faveur de l'universalité des accents tonaux (la possibilité de décrire l'intonation de n'importe quelle langue comme séquence linéaire d'événements tonaux découle de cette considération).

⁴ D'autre part, comme je le souligne dans Romano (sous presse), le recours à un modèle d'analyse universel qui voit des phénomènes prosodiques différents comme des formes de manifestation d'un même prototype laisse entrevoir la menace d'une homologation inopportune.

⁵ Les variétés de langue présentes dans la région prévoient tout de même, dans ce cas, la possibilité d'une conservation (souvent à cause de l'influence des parlers italo-romans). Beaucoup moins clair à cet égard est Kasstan (2015). Son *illustration* du francoprovençal lyonnais ne prévoit pas une section 'prosody' et ne propose pas comme 'recorded passage' une version locale de 'La bise et le soleil', comme il est tradition dans cette revue. Dans la section 'stress', à la p. 353, l'auteur souligne que le francoprovençal maintient certaines voyelles atones du latin et présente un *pattern* qui peut varier du paroxyton à l'oxyton, les patois lyonnais se différenciant ainsi du français. Les exemples laissent émerger une certaine systématisme (comme celle des patois valdôtains décrite ci-dessus), mais les données sont très variables. Parmi des exemples qui se présentent relativement convaincants (*charcutier* [ʃakʏ'ʃi], *vouëtura* [wa'tyða], *orange* [o'ðazo], *cloche* ['kʁɔʃi]), d'autres, comme *demârs* ['dʒimɔ] et *mangier* ['mɔʒi], restent douteux. La disponibilité d'enregistrements sonores sur le site de la revue confirme ses doutes, car il s'agit souvent d'une interprétation faussée par la nature multiparamétrique de l'accent. Dans le texte écrit des choix divers apparaissent dans la notation du phénomène, allant de la déaccentuation prétendue (par ex. *armâ* [aʁmo] et *montagne* [mɔ̃taɲi]), au reculement dans des cas d'accent culminatif (par ex. ['taʁibla]), à l'avancement inopiné (par ex. *ôtra* [o'tʁa]). Dans ces réalisations, évidemment, l'accentuation est influencée par l'intonation de phrase et, dans plusieurs cas, par un modèle de langue sans accent. Cela empêche l'auteur de définir la norme, alors que l'objectif de l'*illustration* était de fournir un modèle de transcription phonétique du diasystème linguistique de ces patois.

⁶ Prononcé avec un ton de réponse non marquée (neutre), ce mot sera forcément inséré dans un schéma déclaratif qui oblige toutes les contraintes de construction prosodique d'un énoncé de ce type à converger sur les segments de ce mot. Il est évident, alors, qu'un ton d'attaque se présentera au début du mot (avec des valeurs de fréquence fondamentale plus élevées, en fonction du caractère de la voix qui l'énonce). La déclinaison se poursuivra avec une ligne mélodique qui descendra plus rapidement par rapport aux segments qui définissent la syllabe accentuée (avec un allongement significatif) pour s'estomper sur la dernière syllabe non accentuée. Cette description se base sur un concept d'unité intonative assez commun dans les divers modèles de l'intonation de phrase (y compris le *nucleus model of intonation* et les modèles de type *pretonema+tonema* ou *protonia+tonia*).

⁷ En principe, une seule réalisation avec une proéminence 'accidentelle' sur la première syllabe n'est pas suffisante pour nous autoriser à penser que l'accent primaire ait été déplacé sur celle-ci (ni que le ton haut initial soit associé à la syllabe nucléaire et puisse être considéré un *leading H+L* tone*, comme pourrait le faire un tobiiste impromptu). Comme j'ai eu l'occasion de le souligner récemment pour d'autres dialectes (Romano, sous presse), la variation dialectale et stylistique peut faire apparaître un profil mélodique qui reste haut sur la préaccentuelle, sans pour autant modifier la structure accentuelle ni changer significativement la modalité intonative. Il s'agit là de solutions intonatives qui coexistent avec les contraintes de réalisation de la structure accentuelle. Le fait qu'un ton plus aigu sur la première syllabe puisse résulter d'une accentuation secondaire doit être évalué dans l'ensemble de valeurs assumées par les corrélats de l'accent (hauteur, intensité, durée et timbre) en référence à des réalisations neutres (il faut bien connaître la langue en question pour savoir distinguer ce qui est neutre de ce qui est marqué). Cependant il serait intéressant de se demander jusqu'à quel point, dans d'autres variétés, cela ne se ramène pas à un phénomène de changement de modalité d'accentuation qui, en association avec une tendance à faire émerger un accent secondaire, pourrait produire une inversion entre accents secondaire et primaire. L'intonation jouerait alors un rôle dans le déplacement de l'accent lexical et/ou un changement dans les fonctions de cet accent qui pourrait passer, pour certains dialectes, de lexical à démarcatif. Des contraintes similaires pourraient expliquer l'avancement de proparoxyton à paroxyton. Le lecteur intéressé à approfondir ce thème pourra trouver des considérations et des exemples suggestifs dans les diverses sections de Frota & Prieto (2015).

⁸ V. http://www.lfsag.unito.it/ricerca/ROMANO_2014-2015_Etiquette_prosodiche.pdf. Ce document, mis à jour régulièrement, prévoit trois divers plans/niveaux de classification/annotation : 1) Unités tonales/intonatives (Int = Niveau structural); 2) Valeur informative (Inf = Niveau de l'organisation de l'information); 3) Fonction conversationnelle (Pgm = Niveau pragmatolinguistique). Dans ce cas, le premier niveau seulement est pris en considération.

⁹ Néanmoins, on dirait que le locuteur RL préserve davantage une prononciation 'd'antan' (celle des introliens des générations précédentes, qui survit dans le théâtre populaire).

¹⁰ Lorsqu'une barre est beaucoup plus longue dans le cas d'un locuteur par rapport à l'autre, c'est parce que celui-ci a divisé l'unité terminale de manière différente : les unités non-terminales qui la composent se retrouvent alors comme barres isolées précédentes (c'est l'exemple de la première /CT/*). Le fait qu'une /ct/ puisse apparaître comme terminale s'explique par la présence d'interruptions qui produisent des fragments de

texte irrespectueux de la syntaxe, là où l'exécution rend compte de contraintes physiologiques (respiration) et/ou l'énonciation laisse apparaître les besoins d'une organisation informative.

¹¹ En général, parmi ces deux exécutions, même la forme des divers contours varie relativement peu, avec une convergence remarquable surtout en correspondance du passage « mi pi souflô (, pi l'ommo sarô deur son manti) », dans lequel le premier segment est représenté par une continuation majeure à la structure très stable aussi bien du point de vue de l'organisation temporelle.

¹² Une réalisation complètement différente apparaît dans l'exécution du locuteur DF d'Introd. Le ton baisse sur la voyelle nucléaire et remonte vers une cible décidément haute à la frontière. Ce contour paraît tributaire d'un style littéraire commun dans les langues de scolarisation de ce locuteur : l'exécution, dans certaines sections du texte, s'inspire évidemment à un modèle de lecture/récitation.

¹³ Le noyau du texte (avec l'exclusion du titre et des questions finales) se découpe en séquences relativement homogènes d'un point de vue quantitatif (Introd : 354355 ; Cogne : 364273 ; Valpelline : 474364), avec des regroupements plus importants (de 7 unités) et des solutions plus simples pour les phrases plus brèves (2, comme dans le texte de Cogne : *A la fén/CT//, l'oura l'a dèsedà de rénonché/Da//*).

¹⁴ Mais c'est le locuteur de Cogne qui présente une erreur de programmation (qu'il a préféré réparer avec une appendice plutôt que par une reformulation), car il a réalisé « To d'én moumàn/CT//, l'en vu n'ommou que passave/Da// tot envèatouillà dén sa mentélinna/App// »).

¹⁵ Diphtongues et voyelles longues présentent une durée supplémentaire qui peut varier +30 à +100%.

¹⁶ Tout comme l'échantillon analysé pour la variété walsen de Rimella représente un prototype de langue isoaccentuelle.

R É F É R E N C E S B I B L I O G R A P H I Q U E S

- AMPER - Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman, v. Mairano, 2011.
- C-ORAL-ROM– Corpus ORAL de langues ROManes, v. Cresti & Moneglia, 2005.
- IARI - Interactive Atlas of Romance Intonation, v. Prieto *et alii*, 2010-2014.
- Lo gnalèi* – Portail du francoprovençal en Vallée d'Aoste (Guichet Linguistique de la Vallée d'Aoste): <http://patoisvda.org> [dernière consultation 20 mai 2016].
- CANEPARI, L., *L'intonazione. Linguistica e paralinguistica*. Napoli, Liguori, 1985.
- CHAPALLAZ, M., « Notes on Italian intonation », in : *Le Maître Phonétique*, 75, 10-13, 1960.
- CHAPALLAZ, M., « Further notes on Italian intonation », in : *Le Maître Phonétique*, 77, 5-7, 1962.
- CRESTI, E. & MONEGLIA (éds.), *C-ORAL-ROM – Corpus ORAL de langues ROManes*. Amsterdam, John Benjamins (volume + 1 DVD), 2005.
- CRUZ, R. *et alii*, Formation and Annotation of North AMPER Project's Corpus, in : H. Mello *et alii* (eds.), *Proc. of the VIIth GSCP International Conference: Speech and Corpora* (Belo Horizonte, 29/02-02/03/2012), Firenze, Firenze University Press, 69-73, 2012.

- DELATTRE, P., Les dix intonations de base du Français. *French Review*, 40, 1-14, 1966.
- DI CRISTO, A., « Le cadre accentuel du français contemporain : essai de modélisation (1^{ère} partie) », *Langues*, 2(3-4), 184-205, 258-267, 1999.
- FROTA, S., P. PRIETO (éds.), *Intonation in Romance*. Oxford, Oxford University Press, 2015.
- GARDE, P., *L'accent*. Paris, Presses Universitaires de France, 1968.
- GRICE, M., D'IMPERIO, M.P., SAVINO, M., AVESANI, C., A strategy for intonation labelling varieties of Italian, in : Sun-Ah Jun (ed.), *Prosodic Typology: The Phonology of Intonation and Phrasing*, Oxford, Oxford University Press, 362-389, 2005.
- HIDALGO NAVARRO, A., « Fonetica o fonologia: ¿por donde debe empezar la descripción de la entonación española? Aportaciones del enfoque discursivo-funcional », in: Y. Congosto Martín *et alii* (éds.), *Fonética Experimental, Educación Superior e Investigación*, III. Prosodia, Madrid, Arcos Libros, 437-478, 2014.
- HIRST, D., DI CRISTO, A., *Intonation Systems. A Survey of Twenty Languages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- KASSTAN, J.R., « Lyonnais (Francoprovençal) ». *Journal of the International Phonetic Association*, 45(3), 349-355, 2015.
- MAIRANO, P. (éd.), « Intonations Romanes ». *Géolinguistique*, hors série 4, [<http://dialecto.u-grenoble3.fr/AMPER/amper.htm>, dernière consultation 20 mai 2016], 2011.
- MAIRANO, P., ROMANO, A., « Un confronto tra diverse metriche ritmiche usando Correlatore », in: S. Schmid, M. Schwarzenbach & D. Studer (éds.), *La dimensione temporale del parlato* (Atti del 5^o Convegno nazionale AISV, Associazione Italiana di Scienze della Voce, Università di Zurigo, Collegiengengebäude, 4-6 febbraio 2009), Torriana (RN), EDK, 79-100, 2010.
- MAROTTA, G., « L'illusione prosodica ». *Studi e Saggi Linguistici*, XL-XLI, 237-258, 2003.
- MARTIN, Ph., « L'intonation du français : le vilain petit canard parmi les langues romanes ? », in : A. Pamies, M.C. Amorós & J.M. Pazos (éds.), *Experimental Prosody, Language Design*, special issue 2, 1-13, 2008.
- PRIETO, P., BORRÀS-COMES, J., ROSEANO, P. (éds.), *Interactive Atlas of Romance Intonation* [<http://prosodia.upf.edu/iari/>, dernière consultation 20 mai 2016], 2010-2014.
- RAMUS, F., NESPOR, M., MEHLER, J., « Correlates of linguistic rhythm in the speech signal ». *Cognition*, 73/3, 265-292, 1999.
- ROMANO, A., « Francoprovenzale e occitano alpino nell'Atlas Multimédia Prosodique de l'Espace Roman », in : *La géolinguistique dans les Alpes au XXI siècle – Méthodes, défis et perspectives* (Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'Études Francoprovençales « René Willien », Saint-Nicolas, Aosta, 23 nov. 2013), Région Autonome Vallée d'Aoste, 19-38, 2014.
- ROMANO, A., « Pluralité de langues, de données et d'approches pour un modèle général de la mélodie des parlers romans ». *Actes du "Coloquio Internacional de Geoprosodia do Português e do Galego"* (Aveiro, 17-19 juin 2015) organisé par L. de Castro Moutinho, R.L. Coimbra et E. Fernández Rei, (sous presse).
- ROULLET S., « Accent et intonation dans deux parlers francoprovençaux de la Vallée d'Aoste (Sarre et Cogne) ». *Thèse de Doctorat en Sciences du Langage*, Univ.

- Stendhal, Grenoble., 1999.
- ROULLET, S., ROMANO, A., « L'intonation de la variété francoprovençale parlée à Sarre (Aoste) ». *Atti delle « XXII^{ème} Journées d'Étude sur la Parole »* (Martigny, 15-19 giugno 1998), 127-130, 1998.
- SIMON, A.C. (éd.), *La variation prosodique régionale en français*. Louvain, De Boeck Supérieur, 2012.